

“ avec un empressement qu'il y avait plutôt lieu de réprimer que d'encourager ¹.

Ces dernières lignes peuvent parfaitement s'appliquer au Canada. Ici comme en France, il est de la plus grande urgence de réprimer l'empressement avec lequel les propriétaires fonciers ont créé ces hypothèques à des intérêts beaucoup trop élevés. Et que sont devenus ces capitaux acquis à si grande peine ? Ont-ils servi à l'amélioration de la propriété ? Si les agriculteurs avaient été prudents, ils les auraient fait fructifier et ils pourraient aujourd'hui les rendre sans institution de Crédit Foncier. Il est incontestable qu'il y a eu là un vice auquel il importe de remédier.

Lorsque l'imprudence et le manque d'économie ont créé toutes les dettes qui existent aujourd'hui, on prétend remédier au mal en l'augmentant avec de légères modifications. On traite la maladie comme si elle n'était que le résultat d'un cas fortuit et qui ne doit plus se renouveler, tandis qu'elle a pour cause un mauvais régime qu'on laisse subsister, et dont les effets désastreux tendent par conséquent à se renouveler sans cesse.

Lorsque le luxe, le manque d'économie, l'ignorance en fait d'agriculture, les préjugés que le public nourrit contre cette profession, nous ont réduits à la triste position que tout le monde déplore, on prétend qu'il suffira de répandre dans les campagnes des capitaux abondants, pour que tout change, et pour que l'agriculture se place immédiatement sur le meilleur pied possible.

Une courte esquisse de l'histoire économique de notre pays suffira pour démontrer combien ces espérances sont illusoire. Cette histoire est assez courte, mais elle renferme d'importants renseignements et d'utiles leçons. Un grand nombre de paroisses comptent à peine cent ans d'existence. Le sol, couvert de forêts vierges, et contenant des éléments de la plus riche fertilité, avait encore été fécondé par le travail de nos ancêtres qui avaient versé leurs sueurs sans compter, pour laisser à leur postérité un riche héritage. Pendant longtemps, sans engrais aucun et avec une culture peu soignée, les champs furent couverts d'abondantes moissons. Puis à la fin l'épuisement s'est fait sentir ; la terre avait besoin d'améliorations, de plus de travail. Malheureusement tout cela faisait défaut, de même que l'économie nécessaire pour se conformer à cette nouvelle position. L'abondance, l'importation excessive de marchandises étrangères, les voyages, les communications avec nos voisins, avaient créé des habitudes de dépense et de luxe ; l'élan était donné ; il était devenu impossible de mettre une digue à ce torrent qui avait déjà envahi toutes les classes de la société, qui avait tout pénétré de son influence dévastatrice, les idées, les mœurs, les principes, les lois. Par la nature même des choses, la classe agricole est celle qui en a le plus ressenti les désastreux effets.

1 *Revue des Deux-Mondes*, No. du 1er Octobre 1858.